

Le voyage comme quête dans le récit

« Entendez- vous dans les montagnes » de Maïssa Bey.

Présenté par : Mokhtari Fatima Zohra
Université Oran 2- Algérie

Encadrée par : Pr. Madjad Fatima
Université Oran 2- Algérie

Résumé :

Le récit traite de la notion de voyage qui est errance dans un premier temps, une fuite par la suite et qui se transforme en voyage dans les souvenirs et dans l'âme. Nous tenterons à travers cet article, de démontrer comment le voyage, sujet de la quête se transforme en moyen de recherche d'une vérité ailleurs chez l'Autre.

Mots clés : voyage- errance- quête- ailleurs- l'Autre- le train.

ملخص:

تعالج القصة مفهوم السفر الذي يعتبر في البداية ضياعا فهربا، فيما بعد يتحول إلى سفر في الذكريات و في الروح. نحاول في مقالنا هذا ان نوضح كيف يتحول السفر كموضوع بحث إلى وسيلة بحث عن الحقيقة في موضع مختلف لدى الآخر.

الكلمات المفتاحية : سفر - بحث - ضياع - في موضع آخر - الآخر - هرب.

La quête est représentée dans l'œuvre de Maïssa Bey avec le thème du voyage qui devient errance et même une perte. Le choix du voyage évoqué dans le récit est significatif, il est là pour montrer que si la femme est étrangère aux autres c'est qu'elle est étrangère à elle-même et aux siens.

Le voyage comme déplacement physique

La fuite du personnage vers la France se dessine comme une perte du pays, perdu pendant la guerre mais aussi durant les années « 90 » où les Algériens cherchaient un pays qu'ils ne reconnaissent plus. Cette situation oblige la femme algérienne à s'éloigner suite à une double perte, celle du lieu perdu au présent et celle du père, mort pendant la guerre. C'est justement cette perte du lieu qui déclenche la quête du père.

En effet, derrière cette quête du père, réside chez le personnage une envie de se libérer du passé dans lequel elle était prisonnière depuis son jeune âge.

La quête se soumet à la longueur du voyage car plus le train avance, plus les personnages se rapprochent du but qui est de se dévoiler et de tout se dire.

« Il lui reste encore plusieurs heures à passer là » (p. 26)

Avec la phrase : « le train ralentit. Le compartiment paraît soudain plus éclairé » (p.69) nous remarquons que le voyage est comparé à la lumière car il a permis à la femme d'éclairer ce qui était ambigu avant.

L'importance du déplacement réside dans sa répétition à travers tout le texte et l'accomplissement du voyage devient un moyen et un but à la fois. Le

mouvement reste le seul moyen nécessaire à la réalisation de la quête et le voyage semble être le seul moyen qui peut servir la quête.

La séparation du lieu d'origine et le désir de comprendre un autre étranger, ville étrangère, solitude, angoisse. La nostalgie qui hante le personnage n'est autre que le désir d'un lieu perdu. La mer est le lieu perdu que le personnage ne cesse de rappeler et de chercher à travers le temps.

« Ce train va vers la mer. Cela devrait la rendre plus heureuse, elle va retrouver là-bas la lumière des jours, l'odeur et le tumulte de la mer. » (p.19)

Plus loin:

« Dommage...il fait nuit. On ne peut pas voir la mer » (p.71)

La notion de *lieu* est élevée à la dimension d'un signifiant central: perdre sa place, trouver une place, s'exiler, se perdre, quitter, retrouver. Le Migrant parcourt un territoire imaginaire, parfois morcelé, toujours réaménagé.

Le récit s'inscrit sous le signe du voyage réel et métaphorique, nous passons de la dénotation du sujet à sa connotation. Cette tentative de « l'écriture du père et du moi », à la recherche d'une vérité qui semble être enfouie depuis fort longtemps, est au centre de l'écriture de Maïssa Bey.

L'auteure fait évoluer son récit autour de trois axes principaux, à savoir :

- Le voyage géographique, ou se dessine la quête de soi à travers l'autre.
- Le voyage dans les souvenirs, vers l'enfance.
- Le voyage dans l'âme à la quête de liberté.

Toutes les questions posées par la narratrice face à l'inconnu reflètent l'état d'âme réel de l'auteure, la même peur ressentie, la même envie de connaître la vérité, le même acharnement. Tout ceci fait évoluer le récit.

La notion de voyage est claire : une narratrice algérienne en France (changement d'entité géographique) où se dessine cette recherche de soi ailleurs, chez ceux qui détiennent les réponses aux questions qui seront posées par la suite. Le voyage effectué par la narratrice dans ses souvenirs, cet aller-retour entre le passé et le présent entre l'enfance et l'âge adulte, la prise de conscience va l'aider à déterrer ce qui semble être perdu depuis longtemps et de vaincre la peur qui l'accompagne tel une ombre.

« La peur est là, présente, qui bat dans son ventre, ne la quitte plus depuis des années, si présente qu'elle est devenue une compagne familière qu'elle n'arrive pas à apprivoiser cependant ». (p.19)

Le voyage dans les souvenirs

Le voyage est la condition majeure à la réalisation de l'objectif de l'auteure par ces questionnements. La femme cherche à donner un sens à ce qui s'est passé autrefois mais tente également d'expliquer ce qui s'y passe aujourd'hui, et là elle fait allusion à l'état de l'Algérie qui était anéantie par l'intégrisme islamiste ; elle ne comprend pas pour quelle raison tous ces gens sont tués, égorgés. Le fait de citer les deux périodes est une manière de faire une comparaison ou un état de fait ; au passé c'était une guerre, une colonisation donc, le fait de s'entretuer se

comprendait puisque l'objectif était celui de libérer le pays mais là, c'est incompréhensible. Les deux situations vécues par les Algériens sont appelées « événements », l'auteure insiste sur ce point pour dire que la situation actuelle peut être considérée comme « événement » mais au passé c'était une vraie guerre.

L'idée dominante, confirmée par l'importance des souvenirs autofictifs dans le récit, montre que l'auteure se situe elle-même au centre de son écriture dans laquelle elle entreprend une profonde exploration de soi.

C'est de l'autre côté de la méditerranée et au fond de la mémoire que Maïssa Bey entreprend à l'intérieur du texte son questionnement identitaire.

Le voyage n'est autre que quête identitaire mais sous entendue ; il revêt un aspect connoté et métaphorique. Il est avant tout géographique, puisqu'il évoque une narratrice qui a quitté son pays à cause des événements qui le traversent, et, est partie se réfugier dans ce pays qui fut, et qui est toujours l'objet de ses tourments.

« Elle a fui sous la menace. Elle a quitté son pays pour venir retrouver refuge ici. Quelle ironie de l'histoire ! Elle, la fille d'un « glorieux martyr de la révolution », d'un homme exécuté pour avoir voulu chasser la France de son pays, la voilà qui cherche refuge chez eux ». (p.35)

L'auteure éprouve dans cette idée du voyage un entourage différent du sien, car nous remarquons l'emploi de « là-bas » tout au long du récit, cet adverbe est employé comme référence autobiographique et comme espace identitaire.

Les changements géographiques et culturels sont les moyens qui permettent à l'auteure de s'approfondir dans la quête de soi.

L'ailleurs spatio-temporel marque la distance qu'a pris Maïssa Bey pour mieux se retrouver, à ce propos Roland Antonioli pense que :

*« La distance crée le sentiment d'une différence qui est ressentie comme une richesse et comme un manque, comme une partie du moi perdue, la plus authentique et la plus profonde, à reconquérir au bout du monde et au fond de la mémoire »*¹

Le voyage est d'abord un moyen qui permet à la narratrice de comparer les deux milieux « ici/ là-bas », « France/Algérie », car elle a su peindre le quotidien et les mœurs de cette société marquée par le progrès et la rationalité : *« Le scintillement des lumières et des vitrines »* (p.20)

Une société rigoureuse et ordonnée : *« l'exactitude des horaires, encore un mystère pour elle ! Elle commence à peine à s'habituer à cette organisation si précise du temps et s'étonne encore des récriminations des Français pour la moindre minute de retard ».* (p.20)

1- Antonioli Rolan, *inexotisme et création*, ouvrage collectif.

Une société qui respecte la condition de la femme : « *« Les gestes assurés des femmes qui marchent dans la rue, d'un pas vif, la tête haute, le regard bien droit » (p.20)*

Une terre de liberté, de sincérité des sentiments liée à la douceur des mœurs, une société libre : « *Ces hommes et ces femmes libres, si libres, si différents » (p.20)*

«Corps dénudés, offerts, enlacés, impudiques. Et tous ces couples étroitement serrés, le besoin qu'ils ont de se toucher, de se caresser, de s'embrasser, partout, n'importe où, comme saisis à tout instant par une impérieuse nécessité de s'assurer qu'ils sont vraiment l'un à l'autre. » (p.20)

Pour finir la description de la société, l'auteure termine par l'intertexte « *douce France* » titre d'une chanson de Charles Trenet.

Un regard complètement différent et même opposé est évoqué par le personnage, il concerne cette fois-ci l'Algérie. Maïssa Bey veut montrer qu'il s'agit d'un espace soumis à une organisation primitive et spontanée de la nature.

« Des étendues de terre rocailleuses, empoussiérées, balayées par des vents que rien n'arrête. » (p.12)

Elle veut également montrer que la nature n'a pas échappé non plus aux misères de la guerre : « *des forêts, des maquis, des sentiers envahis de ronce. Des monticules entourés de pierres blanches ou grises entassées sans soin pour délimiter les tombes qui remplissent les cimetières sans haies ni clôtures dans les campagnes de son pays. »*

Le rouge dans le passage suivant est évoqué pour symboliser le sang qui a coulé et qui a imbibé les terres : « *Le rouge, c'est la couleur des géraniums ensauvagés qui poussent et fleurissent sur les tumulus sans que jamais personne ne puisse savoir qui les a plantés. » (p.12).*

Dans le passage suivant, le mot hasard est employé pour montrer justement qu'en France tout est calculé, rien n'est laissé au hasard, contrairement à son pays : « *Çà et là, à peine quelques arbres squelettiques et poussiéreux, disséminés au hasard des caprices d'une nature trop avare de faveurs. » (p.12)*

D'un autre côté, la narratrice précise l'heure du départ mais pas celle de l'arrivée :

« Départ : 17heures 48. Arrivée à destination à l'heure indiquée » (p.11)

Est-ce pour montrer que cette quête prendra le temps qu'il faudra pour en venir à bout ?

L'Altérité, un moyen de se retrouver

L'éloignement apparaît comme un trait d'union, autrement dit, c'est un lieu d'attirance et de répulsion, qui peut apparaître comme lieu de bonheur et de souffrance.

La distance entre le lieu d'origine et le lieu d'accueil constitue un moyen primordial qui permet à la narratrice une vraie recherche de soi.

La rencontre avec « l'autre », pousse la narratrice à se poser beaucoup de questions sur l'être et le vécu. Le questionnement produit en elle une envie de plonger au plus profond de ses souvenirs, de faire un voyage intérieur ; le même que ce voyage géographique.

Le voyage apparaît comme un vagabondage intérieur, une errance géographique qui est égarement et itinéraire à parcourir en quête de vérité.

Selon Victor Segalen,

« C'est par la différence, et dans le Divers, que s'exalte l'existence. »²

La femme Algérienne est attirée par « l'autre » dans sa différence (culturelle, spatio-temporelle). C'est dans cet « autre », que le « moi » apprend à se situer et à forger son identité.

Le changement géographique représente un lieu de rencontre de trois protagonistes qui sont complètement différents (une Algérienne, un bidasse Français et une petite fille de pieds- noirs) :

« Et voilà la boucle est bouclée ! Une petite fille de pies noir, un ancien combattant, une fille de fellaga. C'est presque irréel. Qui donc aurait pu imaginer une scène pareille ». (p.40)

Leur différence réside aussi dans les générations qu'ils représentent (le passé, le présent et le futur), chacun d'eux incarne une période de l'histoire, une Histoire collective citée comme indice référentiel.

Le train comme espace clos, réunit une multiplicité de personnages d'origines diverses qui s'interrogent, se disent, s'écourent dans un dialogue, presque un débat qui ressemblerait à un plateau télé :

« Cela ressemble à un plateau télé, réuni pour une émission de vérité, désireux de lever le voile pour faire la lumière sur « le passé douloureux de la France » ». (p.40)

Le voyage que fait l'auteure est, finalement, un voyage au fond de son être et de son âme. Mystère, secret, solitude, souffrance, peur, tout un lexique qui renvoie à l'état d'âme du personnage. Le mouvement et le déplacement s'avèrent bénéfiques aussi bien aux personnages qu'à l'écriture car ils la libèrent et l'enrichissent.

Nous assistons à une multiplication de l'écriture par une alternance de deux discours différents et de deux histoires :

Celle de la femme qui entreprend son voyage en compagnie de deux autres personnages, et celle du livre qu'elle a entre ses mains. À travers cette alternance, le lecteur est invité à suivre et à déchiffrer les aboutissements. Plus le train avance, plus l'histoire se maintient dans le temps et dans l'espace, tout tourne autour du voyage des personnages.

2- Segalen Victor, *essai sur l'exotisme*, Victor Segalen. Œuvres complètes, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1995, P. 774.

Pleins de contrastes dans ce voyage, un aller-retour entre-deux, Algérie/France, modernité/tradition, dehors/dedans, réel/fictif, jour/nuit, immobilité/mouvement.

Le déplacement réparateur

L'écriture du moi et du père, ailleurs, se présente comme un dialogue entre le passé et le présent, elle provoque chez l'auteure une contradiction, une angoisse profonde suscitée par l'envie de connaître la vérité d'un côté et le refus de percer l'énigme qui réside au fond d'elle, de l'autre. Seule dans le compartiment et face à ces deux étrangers, elle se trouve confrontée à une intériorité difficile à cerner. Au fur et à mesure que le train avance dans le temps et dans l'espace, le personnage s'enfonce dans son être et dans son âme pour découvrir et se découvrir, Georges Gusdorf définit l'écriture du moi comme étant :

« L'épiphanie de l'être personnel. »³*

Mais cette activité s'avère difficile pour le personnage qui tend à saisir cette intériorité qui lui échappe sans cesse. Dans le désir qui la saisit d'aller de l'avant, l'auteure fait face à la peur de se découvrir ; une peur qu'il va falloir pourtant affronter avec le retour aux origines donc, à l'enfance. Le personnage fait le voyage dans son passé, tente de revoir son enfance pour guérir les blessures.

Dans son introduction de l'ouvrage collectif « enfance inspiratrice, éclats et blessures », Roger Bichelberger⁴ reprend les questions du poète Jean-Claude Renard :

« N'avançons-nous que par blessures ? N'est-ce pas la cicatrice de l'enfant blessé en lui qui seul lui permet d'avancer ? »

Selon Ada Ruttik⁵ cité par Roger Bichelberger :

« Tout homme vient de l'enfance. Il est essentiel pour l'écrivain, voire pour tout homme de retrouver en lui la part d'enfance. »⁶

Mais il semblerait que ce retour à l'enfance s'avère difficile pour l'auteure car le personnage explique avoir oublié son père. Ne serait-elle pas sur le point d'affirmer au lecteur qu'elle avait refusé de revoir cette image du père et tentait de la refouler pour éviter justement la douleur d'en parler ?

Ce qui est certain c'est qu'elle est fière de son père, symbole des hommes qui ont contribué à libérer le pays, à l'image de l'homme algérien qui se défend, défend sa patrie, présent pour sa famille, martyr pour son pays.

3 - Gusdorf Georges, *les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p.170.

*épiphanie : manifestation de ce qui est caché.

4 - Bichelberger Roger, introduction de l'ouvrage qui réunit les textes du colloque qui s'est tenu à Paris en 2003 sur le thème de l'enfance inspiratrice. P. 12

5- Rutik Ada, cité par Bichelberger dans son introduction. P.12.

6 - Bichelberger, OP.CIT p.12

L'image donnée au père est celle d'un homme correct, (le certificat de bonnes vies et mœurs) joint en annexes du récit et à travers la description faite par « le bidasse » en évoquant le père de la narratrice :

« *L'homme répond avec un calme impressionnant. Il s'exprime dans un français parfait, presque sans accent. Etonnant pour un Arabe ! [...] toute l'apparence d'un père de famille, tranquille et débonnaire.* » (p.59)

Il se souvient même de son courage :

« *Un peu trop d'assurance, différent des autres. De ceux qui arrivent en grelottant de peur avant même que ça ne commence.* » (p.59)

Un homme respectueux :

« *Il n'a pas pu le tutoyer, comme il le fait tout naturellement avec les autres. Il ne peut même pas expliquer pourquoi.* » (p.59)

Un père intellectuel :

« *Celui-là est l'un des instits. L'intellectuel du groupe.* » (p.60)

Le train, un moyen ou une fin de la quête ?

Le train unifie les races et les générations, l'espace clos encourage les personnages à avouer, à s'avouer, à se vider, se soulager de ce qui les préoccupe depuis longtemps.

Cet endroit qui ressemblerait à un confessionnal oblige les trois personnages à se regarder dans les yeux, à s'écouter et surtout à briser le silence qui perdure entre le « moi » et « l'autre ».

L'écriture du train crée chez le lecteur une sorte de *suspens* car on est suspendu aux paroles des personnages dans le besoin de connaître la vérité.

L'angoisse de connaître la vérité grandit. Et nous remarquons le désir de révélations qui se dessine tout au long du texte et qui permet au lecteur de passer de la lisibilité à l'opacité tant recherchée par l'auteure.

« *Il faut qu'elle aille aussi jusqu'au bout. Rien ne lui semble plus important en cet instant.* » (p.46)

Plus loin encore :

« *Elle reviendra chez elle, et plus tôt qu'elle ne l'avait pensé jusqu'alors ; elle en est certaine.* » (p.46)

Le choix du train comme lieu de rencontre est fait délibérément, Jean-Jacques Barreaud dans son résumé dans la revue *Topique*, explique que le train est considéré depuis Freud comme un moyen de « Cure » psychanalytique.

Selon lui, « *Avec le défilé des paysages, chaque plan de la fenêtre en chasse un autre, la métaphore ferroviaire articule le temps, l'espace et la mémoire.* »⁷

Effectivement, avec le défilement des paysages, le personnage voit défiler la ville et voit en même temps défiler les souvenirs dans sa mémoire.

Freud compare la cure analytique à un voyage en train, l'espace analytique au compartiment, l'association libre au paysage qui se déroule et se transforme

7- Barreau Jean-Jacques, *le train et les chemins des transferts*, in *Revue Topiques*, 2004 -1 (n°86). P. 120

Le voyage comme quête dans le récit «Entendez-vous dans les montagnes» de Maïssa Bey _____
et, est comparée à la fenêtre. Le train constitue le véhicule et la voie de transport qui conduit l'être vers l'inconscient.

Les différents arrêts soulignés dans le récit correspondraient à la pause faite dans la mémoire du personnage pour reprendre par la suite le voyage dans la conscience.

« Elle a hâte que ce voyage se termine enfin, tous ces départs, toutes ces escales... » (p.26)

La narratrice semble se perdre dans cet espace géographique qui n'est pas le sien. Nous ressentons son malaise dans le pays où elle est considérée comme « étrangère », « l'arabe » (dans les deux connotations : raciste ou désignation raciale).

« Elle ne se sent pas très bien » (P.16)

Conclusion

Nous concluons notre travail en citant Goldenstein⁸, qui selon lui, le lieu décrit sert, le plus souvent, à la dramatisation de la fiction. Mais l'espace influe surtout sur le rythme du roman, dans certains récits, l'espace devient agent de la fiction.

Le train se présente comme un huit clos, où est emprisonnée le personnage, elle n'a pas d'autres alternatives ; elle est contrainte de rester et d'écouter les déclarations de l'homme :

« Elle ne veut pas, elle ne veut rien entendre de plus. Et si elle sortait, changerait de compartiment, descendait à la prochaine station ? Si elle lui demandait doucement, mais fermement, de se taire ? » (p.39)

Le voyage devient donc un prétexte qui permet à la narratrice de naître autre, ailleurs, chez « eux », ceux qui ont provoqué ce sentiment de perte.

Bibliographie :

- **Entendez-vous dans les montagnes ...** récit, l'Aube, 2002; «l'Aube poche», 2005
- Antolini Rolan, *exotisme et création*, ouvrage collectif.
- Barreau Jean-Jacques, *le train et les chemins des transferts*, Revue Topiques, 2004
- Bichelberger Roger, introduction de l'ouvrage qui réunit les textes du colloque qui s'est tenu à Paris en 2003 sur le thème de l'enfance inspiratrice
- Goldenstein J.P. *Pour lire le roman*, Duculot, Bruxelles, 1983.
- Gusdorf Georges, *les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991.
- Segalen Victor, *essai sur l'exotisme*, Victor Segalen. Œuvres complètes, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1995.

8 - Goldstein, OP.CIT.